

Le philosophe et la mort¹

Introduction

En consultant le programme de cette série de conférences sur la mort, ce qui frappe, c'est le risque de s'en tenir à la mort en général. Le sujet devient plus *vivant*, si on commence à s'intéresser plutôt à sa mort personnelle. Pas à la mort des autres, mais à ta mort à toi!

Le point de vue du philosophe, cela veut dire s'adresser à la raison humaine, à sa lumière naturelle, sans l'aide de la foi, sans l'éclairage d'une révélation divine. Nous ferons parler deux types de philosophes. D'abord, Mme Unetelle, M. N'Importequi, Mlle Toulmonde, qui ne sont pas célèbres, mais qui se sont tout de même fait une certaine idée de leur mort, qui ont dû y faire face par anticipation, quelques secondes de temps en temps. En somme, un peu d'introspection, ta réaction à toi devant la mort? Pas ton masque officiel, devant les autres et devant toi-même, mais ton attitude profonde. Comment vois-tu la mort, au fond? Puis Socrate, un vrai philosophe, quelqu'un qui pousse à son meilleur la capacité humaine de penser.

I. *Unetelle* ou L'absurdité de la mort

A. *La question: qui es-tu? pourquoi vis-tu?*

a) Pourquoi la mort?

Tu sais que tu vas mourir? Qu'est-ce que ça te fait? Est-ce que cela change quelque chose à tes projets? Y a-t-il quelque chose de spécial que tu as fait aujourd'hui, à cause de ce fait? Surtout, pourquoi est-ce ainsi? Ta mort, est-ce une fatalité? la conséquence inévitable de l'usure? Fait-elle partie de ton *plan de carrière* ?

b) Pourquoi des limites?

Il est difficile de répondre. Cette question bouscule, on la ressent comme une impolitesse, elle met mal à l'aise, car il est difficile de bien la poser, de la poser de façon qu'elle fasse du sens, qu'on la comprenne bien. Surtout que la mort, ça paraît toujours un peu loin, on ne sait pas exactement quand et comment ce sera. C'est un peu confus comme réalité, et y porter attention fait l'impression d'un déséquilibre, se sent comme une obsession, comme une phobie.

¹Conférence donnée au Cercle Trimar, à Sainte-Foy, le 24 octobre 1996.

Néanmoins, certaines réalités plus proches préfigurent la mort et l'annoncent, et ton attitude à leur endroit te dit ce que tu penses de la mort. Souffres-tu d'une *maladie* ? d'une maladie incurable? quelle est ton attitude face à ton arthrite? à ton diabète? à ton insuffisance cardiaque? Fais-tu l'expérience d'un *échec* important? de travail? dans ta relation avec un enfant? Te heurtes-tu à une *déficience* sérieuse dans ton être même? dans ton éducation? dans ton caractère? Es-tu aux prises avec une situation de vie *douloureuse* ? solitude? rejet? abandon? chômage? pauvreté? chicane?

C'est certain que tu connais des limites dans ta vie. Ces limites annoncent la mort, qui est l'ultime limite opposée à tous tes plans. Aussi, ta réaction devant ces limites annonce ton attitude profonde devant la mort. Pourquoi ces limites concernent-elles ta vie? Quel en est le sens? C'est, en plus petit, en plus concret, la même question que: pourquoi vas-tu mourir? quel est le sens de cette obligation absolue? Même ainsi simplifiée, la question reste difficile, et te met mal à l'aise, te fait entrer en dépression, si on insiste. Si tu veux encore un signe que tu ne l'aimes pas et qu'elle t'embête, regarde ta réaction à l'idée de visiter un de tes proches en phase terminale, ou d'avoir à la maison un malade qui attend la mort.

c) Pourquoi la vie?

Ou de motiver à la vie quelqu'un tenté par le suicide. Car c'est encore la même question. "Pourquoi vivre?", ce n'est pas autre chose que "Pourquoi mourir?". Tu seras embêté de la même manière, si je te demande: pourquoi vis-tu? qu'est-ce qui donne du sens à ta vie? pourquoi tout ce que tu fais dans la vie: ton mariage, ton travail, tes projets? pourquoi tout ce tralala?

B. Ta réponse: absurdité, peur

a) La mort est absurde

La mort, c'est la question de fond que te pose la vie. *Tant que ta mort n'a pas de sens pour toi, ta vie n'en a pas non plus!* Le plus troublant, c'est que ton malaise profond devant ces questions ne vient pas de ce que tu ne peux pas répondre. Au fond, tu as ta réponse, mais tu ne l'aimes pas et tu n'oses pas mettre des mots dessus. Tu voudrais bien te contenter avec: "C'est comme ça!"; ou dire, comme mon père, qui le tenait de ma grand-tante: "La vie est comme une crotte de poule: y'a des bouttes blancs, y'a des bouttes noirs!". Mais ce que tu penses, et que tu n'oses pas penser tout fort, c'est: "*La mort est absurde*, elle est quelque chose qui ne devrait pas être, elle est une erreur!" Une erreur terrible, qui fait qu'au bout du compte, rien n'a vraiment de sens. La mort, et toutes les souffrances qui la préfigurent, l'annoncent et l'accompagnent sont la preuve que Dieu n'existe pas, que tout

est absurde. C'est le Mal, et un Dieu bon n'aurait pas créé le Mal.

Tu te dis: "Voyons donc! Je n'ai jamais pensé ça!" Bien sûr! C'est trop effrayant, et personne de nous ne peut s'avouer que c'est cela qu'il pense. Car il y aurait un sérieux risque de dépression. Et tu balaies la question, à laquelle tu admets que tu ne peux répondre, ou à laquelle tu réponds des choses apprises par cœur, des bonnes réponses. Mais la question reste là. Et elle exige une réponse de toi. Parce qu'en fait, *tu ne peux absolument rien décider ni rien faire sans y avoir répondu*. À cause de ton intelligence, de ta volonté libre, tu ne peux poser une action que si tu y trouves un certain sens. Immanquablement, tu as ta réponse personnelle, et elle inspire toutes tes décisions, même si elle n'est peut-être pas assez consciente et claire et sympathique pour que tu puisses et oses la formuler avec des mots. Réciproquement, tous tes actes, tous tes gestes, *toute l'histoire que tu te fais pointe vers ta vraie réponse*.

Si toute ton énergie, toutes tes activités tendent à te sentir bien, à trouver ça *le fun*, à gagner de l'argent, si les questions qui te viennent le plus spontanément à propos de tout sont: ça me tente ou ça me tente pas? combien ça coûte? combien ça rapporte? ou si tu es sans cesse en services, ou si tu es toujours à frotter, ou à ramasser les traîneries et à tyranniser chaque membre de la maison pour l'ordre, manifestement, pour toi la mort est absurde, la vie aussi. Il ne reste qu'à *tuer le temps* et à profiter au mieux de ce qu'elle présente de meilleur, en attendant l'absurde dénouement: et tout le goût que tu gardes à vivre te vient du *plaisir* que tu y trouves, ou de *l'argent*, ou de *l'estime des autres*, car les services et la propreté, cela vise bien sûr à se faire apprécier. Un signe très fort que c'est bien ce que nous pensons, c'est la montée de l'euthanasie. Dès qu'il y a souffrance, souffrance stable, ou pauvreté, ou mépris, plutôt que plaisir, argent et estime, que nous appelons *la qualité de vie*, la mort est la bienvenue: la vie comme telle n'a pas de sens.

Tu fais attention à ne pas trop y penser, car c'est terrible, si ta mort est absurde. Ta vie est alors vide, quelque nombreuses et variées que soient les activités dont tu l'emplis pour lutter contre cette impression. En somme tu ne sais pas qui tu es et tu vis comme un robot. Tu te lèves, tu déjeunes, tu vas travailler, tu soupes, tu regardes la télévision et tu vas te coucher. Et ainsi tu as résolu tous les problèmes immédiats que la vie te présente, tout ton temps est occupé, tu peux penser que tu as fait quelque chose aujourd'hui. Et demain, c'est pareil. Si le monde est vraiment absurde, c'est cela la seule façon de vivre, *sans complication*, comme un chien qui se nourrit d'ordures, sans s'inquiéter d'autre chose. Cette manière de vivre est un sacre-

ment de l'absurdité de la vie. Tu te penses raisonnable, et peut-être même chrétien, mais cette manière de vivre te dénonce comme insensé, et comme athée: tes actions n'ont pas une dimension eschatologique, elles ne sont pas projetées vers un avenir, une direction, un but. Dès que tu t'arrêtes un instant de faire des tas de choses qui t'empêchent de penser, tu prends conscience tout de suite de ta réalité: tu es en train de mourir. La question que te pose le temps qui passe, c'est celle de la fameuse murale du Grand Théâtre: *Vous êtes pas tanés de mourir, bande de caves?*

Qu'est-ce que fait la mort? Quel est son rôle? C'est de détruire toutes tes illusions. Car pourquoi vis-tu? La réponse la plus normale, ce devrait être: "Pour être heureux; pour trouver le bonheur!" Toute ta vie est comme catapultée vers une plénitude qui te comblerait. Or de fait, qu'est-ce que tu expérimentes? *Une déception, une insatisfaction, une frustration sans cesse renouvelée.* Tu touches continuellement ta limite, jamais rien ne te comble vraiment, ne te fixe dans le bonheur. Par exemple, ce qui te comblerait, ce serait d'aimer et d'être aimé. Mais tu ne trouves jamais personne que tu puisses aimer complètement, ni jamais personne de qui tu puisses être aimé sans conditions. Ton amie? Ta fiancée? Ton mari? De très bons moments, oui. Mais tant de différences de points de vue, tant d'exigences qui t'écrasent, tant d'accrochages! Tant de désillusions et de tristesses dans l'expérience de la sexualité. Combien de femmes considèrent tous les hommes comme des cochons? Combien d'hommes maudissent ce désir auquel ils ne peuvent renoncer? Quel lot de frustrations, au fond! Tes enfants? De belles finesses, bien sûr. C'est cela que tu racontes. Mais à côté, combien d'ingratitude, de mesquineries, de critiques, de trahisons? Ton travail? Ce travail te comble-t-il? Arrives-tu à satisfaire ton patron et tes collègues sur tous les plans? L'argent? Il n'y en a jamais assez; et s'il y en a beaucoup, il t'asservit à son entretien. Tout est toujours occasion de frustration. Finalement, pour te dire content de ta vie, il te faut rapetisser beaucoup cette plénitude, cette profonde satisfaction à laquelle tu tendrais naturellement. En somme, toute ta vie ressemble au saut d'un trapéziste, catapulté vers une barre à laquelle il s'attend à s'accrocher. Le saut est bien calculé et, en attendant, tu exécutes des acrobaties; mais vient le temps de t'accrocher et la barre n'est pas là; tu tombes, tu vas t'écraser; et ça ne changera rien que tu penses positif, que tu te dises que, tant que tu ne touches pas le sol, ça ne fait pas mal, ou que tu oublies la situation, que tu exécutes d'autres tourniquets...

Ces ultimes tourniquets, voilà ta vie. Tout mène à la frustration, à la maladie, à la mort. Alors, tu te résignes, tu rapetisses la vie, tu te mets à

l'affût des quelques bons moments qu'elle présente et tu tournes en rond: tu vis pour travailler; tu travailles pour gagner de l'argent; tu gagnes de l'argent pour vivre — *Métro-boulot-dodo*. Tu essaies de ne pas te rendre compte que cela fait un cercle absurde, sans aucune direction. Mais la mort reste toujours là pour te le rappeler. Cette frustration ultime est le point d'interrogation le plus sérieux de la vie. L'homme ne se sent pas fait pour le néant. Quand il aime, quand il travaille, quand il écrit, quand il peint ou étudie, quand il escalade une montagne, c'est toujours pour vivre, pour être, pour être à fond. Il sent un appel profond à être; et être frustré, et mourir, c'est cesser d'être, c'est l'absurde.

b) Je ne veux pas mourir

En définitive, quelle est ta situation devant la mort? *Tu as peur!* Cette frustration définitive, cet échec ultime et inévitable de tous tes plans te terrifie. Et cette peur est ce qui te fait le plus souffrir, c'est la racine de tout ton malheur, de toute ton insatisfaction dans la vie, de tout le vide que tu y expérimentes.

Peut-être diras-tu: "Moi, peur de la mort? Allons donc! Ce serait cela qui me ferait souffrir? cela mettrait en danger ma relation de couple? Quelle bêtise!" Attention! Il ne s'agit pas seulement de la mort dernière, mais de tout ce qui la préfigure, de toutes les limitations qui l'annoncent. Ce qui te fait mourir et dont tu as peur, c'est tout ce qui te détruit, tout ce qui te tue: les défauts de ton conjoint — maladresse, alcool, silence, incompréhension, colère: "Ça me fait mourir!" —, ton compagnon de travail qui est un *con*, une maladie que tu as ou le fait qu'on t'a congédié; c'est que chez toi on ne fait pas les choses comme on le devrait, à ton avis, ou encore que tu ne gagnes pas assez... Ce qui te fait mourir, c'est tout ce qui menace de quelque manière ta façon de voir les choses. Tu n'acceptes pas certaines habitudes des autres parce qu'elles te détruisent, et cela, tu ne peux le supporter. Tout ce qui va contre la conception que tu as de la vérité, contre tes idées, te détruit et te tue. Et cette peur de tout ce qui t'attaque te réduit en esclavage, sabote ta relation avec les autres, te rend absolument incapable d'amour. C'est cette peur qui te fait voler, mentir, faire l'hypocrite.

À cause de cette réalité de mort que tu as, parce que tu n'as pas d'autre vie que celle que tu as aujourd'hui, tu es esclave d'agir mal. Tu souffres de cette situation, parce qu'à l'intérieur de toi, une loi naturelle est gravée. Elle t'enseigne que tu te réalises en aimant l'autre, en t'oubliant pour entrer en communion avec l'autre, qui que ce soit — ton collègue, le pauvre dans la rue, ta femme ou ton fils... Dans la mesure où tu es capable d'aller à l'autre en l'aimant, tu accomplis la loi naturelle et tu te réalises toi-même. Mais

chaque jour tu constates cette réalité: *tu ne peux passer à l'autre*, parce qu'entre toi et l'autre, il y a un monstre: la mort. Tu ne peux accepter que ta femme, ce soir encore, ne se sente pas capable de se donner à toi; l'accepter, c'est mourir. Tu ne peux accepter que ton mari ait mauvaise haleine, qu'il fume, qu'il sente la boisson, qu'il ne prenne pas son bain avant de se coucher, qu'il ne t'aide pas à faire la vaisselle, qu'il sape en mangeant sa soupe, qu'il *jloupe* son café. Tu vis terrifié par cette réalité.

II. *Socrate* ou Le mystère de la mort

Voilà! J'ai essayé de décrire aussi clairement que possible ce qu'on trouve dans la philosophie confuse de M. N'Importe qui, de Mme Unetelle, dans ta philosophie vécue. Comment tu te situes spontanément devant la mort. J'ai utilisé beaucoup le tutoiement, parce que l'intérêt de la chose, c'est que tu te reconnais un peu, dans cette pensée de Sieur Toulmonde. Que tu prennes conscience, chose très difficile à admettre, que ta réaction spontanée devant la mort, c'est la peur, et une peur telle qu'elle te gâche toute la vie, qu'elle te la rend absurde, qu'elle te la fait vivre dans une méfiance terrible des autres et te coupe le chemin de cela seul qui donne sa saveur à la vie: aimer, aimer inconditionnellement. La vie est faite pour être donnée.

Est-ce qu'un vrai philosophe pourrait nous aider à sortir un peu de cette impasse? à découvrir et adopter une autre attitude devant la mort? Là aussi, il vaudra mieux regarder aux actes concrets, pas seulement lire des théories. Un philosophe se prête extraordinairement à cela. Socrate ne laisse aucun livre, il ne se fait connaître que par sa parole et par sa vie. Regardons-le justement devant sa mort, comme Platon la raconte dans son dialogue intitulé *Phédon*. Socrate est en prison; il est condamné à mort par les autorités d'Athènes. Toute sa vie, il s'est conformé aux lois de sa cité, mais il a vécu d'une façon un peu spéciale: il a renoncé à un travail normal, à faire de l'argent, à contenter sa femme, à faire de la politique et, épris d'amour pour la sagesse, il a passé tout son temps et toute son énergie à chercher la vérité: il a été un philosophe, discutant avec tous ceux dont il espérait apprendre quelque chose. Sans faire semblant de savoir ce qu'il ne savait pas, et en demandant des explications et des justifications à qui prétendait savoir. Comme résultat, ceux dont le savoir était ainsi mis en question l'ont haï, l'ont accusé d'impiété, parce qu'il questionnait sur les dieux de la cité, et l'ont accusé de corruption de mineurs, parce que des jeunes l'admiraient et commençaient à poser des questions comme lui, pour savoir. Il est donc condamné à être empoisonné et on arrive au jour où la sentence va être exécutée.

Quelle est son attitude devant la mort? D'abord, il ne pose aucun geste pour l'éviter. Il n'accepte aucune compromission, aucune insincérité pour éviter la condamnation: dans sa défense, il va jusqu'à dire qu'en plus d'être innocent, il mérite d'avoir sa statue au *Panthéon de la Renommée* pour l'aide que sa philosophie apporte aux citoyens; quand ses amis veulent le faire évader, peut-être avec la complicité de ceux-là même qui le condamnaient pour ne pas perdre la face, il refuse, sûr qu'il doit se conformer à la loi; quand arrive l'heure de boire le poison, au crépuscule, et que ses amis interprètent la loi largement comme lui permettant d'attendre très tard, il préfère boire le poison dès qu'on le lui présente.

Son attitude, donc: tout le contraire de la nôtre. Jamais le moindre indice de peur devant la mort. Au contraire, même: une certaine hâte. Et il passe sa dernière journée à répondre aux questions de ses amis sur son attitude.

A. Mourir est pour moi préférable

Qu'est-ce que la mort? Simplement que l'âme se sépare du corps. Or à quoi sommes-nous appelés? À être, à une plénitude d'être, à un bonheur qui comble tout ce désir que nous avons d'être au maximum. Et qu'est-ce qui confère à l'homme ce bonheur suprême? La sagesse! Seule la sagesse satisfait vraiment et ne déçoit aucunement.

a) La sagesse se donne à qui préfère la mort

Qui se passionne de sagesse se désintéresse des plaisirs sensibles. Il mange, boit, se donne à l'amour physique et s'occupe de biens matériels le moins possible. Il met tout son soin à s'en détacher, dans son expérience que voilà des obstacles à la sagesse. Tout son intérêt est pour son âme, car c'est elle qui est capable de sagesse; il ne s'intéresse à son corps que comme à un instrument de son âme, en étant conscient qu'il en devient facilement un mauvais instrument et même un concurrent.

Les préoccupations d'un philosophe ne vont pas à ce qui concerne le corps... Tant qu'il le peut, elles s'en détachent et c'est vers l'âme qu'elles sont tournées... C'est toucher d'assez près à la mort d'ainsi ne faire nul cas des plaisirs dont le corps est l'instrument. (*Phédon*, 64e-65a)²

En effet, la sagesse est affaire d'intelligence et l'intelligence est faculté de l'âme, non du corps. Et l'intelligence en quête de sagesse fonctionne au mieux quand le corps est tenu tranquille, sans agitation, le plus près possible du repos de la mort, en somme. Car les observations du sens confondent souvent l'intelligence, et ses passions la troublent dans sa réflexion. En

²Les citations du *Phédon* suivront d'assez près la traduction Léon Robin.

somme, préférer l'intelligence au sens, c'est quelque peu mourir.

Quand donc l'âme atteint-elle la vérité? Lorsque c'est avec l'aide du corps qu'elle entreprend d'envisager quelque question, celui-ci l'abuse radicalement... Et sans doute l'âme raisonne-t-elle au mieux précisément quand aucun trouble ne lui survient de nulle part, ni de l'ouïe, ni de la vue, ni d'une peine, ni non plus du plaisir, mais qu'au contraire elle s'est le plus possible isolée en elle-même, envoyant promener le corps. (*Phédon*, 65bc)

L'homme est appelé à se rassasier d'absolu. Il le sent bien à ce que rien ne le satisfait pleinement tant qu'il s'attache aux soins de la vie physique. Aucune nourriture, aucun breuvage, aucun amour physique ne le comble; à plus ou moins long terme, tout lui est frustration. Comme il voit bien, tout autour de lui, que tout être naturel est bien fait, que la nature a pourvu à tous ses besoins, il lui faut bien se rendre à l'évidence que son achèvement à lui est dans une autre vie, qu'il ne peut y atteindre qu'en traversant la mort, qu'en gagnant pour son âme d'être libérée de son corps.

C'est alors, à ce qu'il semble, que nous appartiendra ce dont nous nous déclarons amoureux: la pensée; oui, alors que nous aurons trépassé..., et non point durant notre vie..., étant enfin de la sorte parvenus à la pureté parce que nous aurons été séparés de la démence du corps. (*Phédon*, 66e-67c)

Comment ne pas entrer avec joie dans une mort porteuse de cet espoir?

Quel immense espoir pour celui qui en est rendu à ce point de ma route! Là-bas, si cela doit arriver quelque part, il possédera en suffisance ce qui fut de notre part le but d'un immense effort pendant la vie passée. Aussi ce voyage, celui qui m'est à présent prescrit, est-il accompagné, lui, d'un heureux espoir; et de même en est-il pour quiconque estime que sa pensée est prête et qu'il peut la dire purifiée. (67e)

Socrate est tellement pénétré de cette conviction qu'il définit toute la philosophie comme un exercice de la mort. Le philosophe, en tout ce qu'il fait, s'exerce à mourir de bon cœur et même à vivre comme s'il était déjà mort.

Quiconque s'attache correctement à la philosophie, les autres hommes ne s'en doutent pas, mais son unique occupation, c'est de mourir, et d'être mort! (*Phédon*, 63e)

Ceux qui se mêlent correctement de philosopher s'exercent à mourir, et l'idée d'être mort n'est point pour eux un objet d'effroi!... Que l'arrivée de la mort, alors, puisse les effrayer et les irriter, ne serait-ce pas le comble de la déraison? Quoi! ne pas s'en aller avec joie vers ce lieu où, une fois rendus, ils ont espoir de rencontrer ce dont ils ont été amoureux toute leur vie: la pensée!?! (*Phédon*, 67e)

b) La peur de la mort est la racine de tout vice

Socrate n'attache d'ailleurs pas seulement la sagesse spéculative à l'acceptation de la mort, mais toute vertu morale. En effet, qui se refuse à mourir, retenu par un amour immodéré de son corps et de ses plaisirs, de ses honneurs, de ses richesses, comment pourrait-il être courageux? Pour quelle cause accepterait-il de risquer sa vie, sinon pour défendre ses plaisirs, et par crainte même de la mort? C'est certes un bien pauvre courage que celui que motiverait la lâcheté. Et de même, de quelle tempérance sera capable l'amoureux du corps et du plaisir sensible, celui qui n'accepte pas et ne désire pas la mort? Il ne se donnera l'apparence de la tempérance que par intempérance, quand il renoncera à des plaisirs par peur d'en perdre de plus grands, et quand il entrera dans des déplaisirs par crainte de pires. Mais quelle tempérance et quelle patience sont-ce là, celles qu'inspirent la luxure, l'avarice, la gourmandise?

Il est irrationnel que la peur et la lâcheté puissent donner du courage!... Et qu'une sorte de dérèglement soit le principe de leur tempérance. (*Phédon*, 68e)

N'est-ce pas notre expérience, telle que nous la décrivions plus haut, que c'est la peur de la mort qui nous rend incapables de tout bien, capables de toute malice, et profondément inaptes à aimer, puisqu'aimer, c'est mourir pour l'autre.

B. Le meilleur de moi est immortel

a) L'immortalité de l'âme

Déjà la frustration universelle qui entache toutes les activités de l'homme en cette vie paraît à Socrate une raison suffisante d'avoir l'assurance qu'une autre vie doit suivre celle-là, à laquelle elle prépare et qui viendra achever l'homme. Déjà, cela suffit pour se réjouir de la mort, s'y exercer, et s'exercer à cette autre vie d'après la mort du corps. Mais même à part cela, la considération de la nature de l'âme humaine conduit à la certitude de son immortalité: capable d'actes immatériels, d'une connaissance et d'une volonté immatérielles portant sur des réalités et des biens immatériels, elle est hors d'atteinte de la mort.

L'âme est chose immortelle. (*Phédon*, 73a) — N'est-ce donc pas à ce qui a été composé, aussi bien qu'à ce qui de sa nature est composé, qu'il convient d'être affecté d'une décomposition qui corresponde précisément à sa composition? Mais, s'il se trouve qu'il y ait quelque chose qui soit incomposé, n'est-ce pas à cela seul qu'il convient, plus qu'à n'importe quoi d'autre, d'échapper à cet état? (78c) — N'est-ce pas une prompte dissolution qui convient au corps, et à l'âme, par contre, une absolue indissolubilité? (80a)

b) Deux eschatologies

Socrate voit la vie d'après en relation avec la vie actuelle, comme un parachèvement, comme une réponse à toutes les attentes inassouvies, un remède à toutes les injustices présentes. La chose est assez naturelle, et en conséquence il est amené à distinguer deux types bien différents de destinée postmortelle.

Les âmes des morts ont une existence, et, j'y insiste, le sort des âmes bonnes est meilleur, pire celui des méchantes! (*Phédon*, 72de)

Celui qui aura accepté en cette vie la mort à laquelle sa nature l'appelle connaîtra une *vie éternelle*, tandis que celui qui l'aura sans cesse refusée, piétinant tout bien et même tout bien commun pour cela, *mourra éternellement*.

Supposons qu'elle soit pure, l'âme qui se sépare de son corps: de lui elle n'entraîne rien avec elle, pour cette raison que, loin d'avoir avec lui dans la vie aucun commerce volontaire, elle est parvenue, en le fuyant, à se ramasser en elle-même sur elle-même, pour cette raison encore que c'est à cela qu'elle s'exerce toujours. Ce qui équivaut exactement à dire qu'elle se mêle correctement de philosophie et qu'en réalité elle s'exerce à *mourir sans y faire de difficulté*. Peut-on dire d'une telle conduite que ce n'est pas un exercice de la mort? — Hé! c'est tout à fait cela. — Or donc, si tel est son état, c'est vers ce qui lui ressemble qu'elle s'en va, vers ce qui est invisible, vers ce qui est et divin et immortel et sage, c'est vers le lieu où son arrivée réalise pour elle le bonheur, où divagation, déraison, terreurs, sauvages amours, tous les autres maux de la condition humaine, cessent de lui être attachés, et ... c'est véritablement dans la compagnie des Dieux qu'elle passe le reste de son temps!...

On peut bien, par contre, supposer que l'âme soit souillée, et non pas purifiée, quand elle se sépare du corps: c'est du corps en effet qu'elle partageait toujours l'existence, lui qu'elle soignait et aimait; il l'avait si bien ensorcelée par ses désirs et ses joies qu'elle ne tenait rien d'autre pour vrai que ce qui a figure de corps, que ce qui peut se toucher et se voir, se boire, se manger et servir à l'amour; tandis que ce qui pour nos regards est ténébreux et invisible, intelligible par contre et saisissable par la philosophie, c'est cela qu'elle s'est accoutumée à haïr, à envisager en tremblant et à fuir! Si tel est son état..., puisque c'est là justement le contenu d'une telle âme, elle en est alourdie et attirée, *retenue du côté du lieu visible, par la peur qu'elle a de celui qui est invisible et qu'on nomme le pays d'Hadès* ; elle se vautre parmi les monuments funéraires et les sépultures... (80e-81e)

C. La mort, injustice chérie

Aussi rationnelle et juste qu'elle soit, l'attitude de Socrate devant la mort jure tellement avec celle de ses concitoyens qu'il y a un autre angle sous

lequel philosopher, c'est s'exercer à mourir: c'est se disposer à être mis à mort. On ne peut tolérer que quelqu'un pense et parle comme cela: ces conceptions mettent en crise tous ceux qui vivent *normalement*, esclaves de la peur de la mort. Ils ne peuvent indéfiniment tolérer d'être dénoncés dans leur trahison de la vocation humaine. Ils ne peuvent qu'en venir à conspirer pour la mise à mort de Socrate. Une injustice terrible. Mais Socrate ne s'en irrite pas. Il comprend que ses concitoyens ne savent pas ce qu'ils font. Et il se réjouit que ce soit pour lui l'occasion de goûter plus tôt ce qu'il attend de toute son âme. Il s'assimile au cygne dont il interprète le dernier chant comme un hymne à la joie.

Les hommes, avec leur effroi de la mort, calomnient jusqu'aux cygnes: le cygnes se lamentent, dit-on, sur leur mort, c'est la douleur qui leur inspire ce chant suprême. On ne réfléchit pas que nul oiseau ne chante quand il a faim ou froid ou qu'il souffre quelque autre souffrance... Chez les cygnes, bien plutôt, il y a un don divinatoire et c'est la prescience des biens de chez Hadès qui les fait, le jour de leur mort, chanter joyeusement comme jamais ils ne l'ont fait dans le cours antérieur de leur existence. Moi, de mon côté, je suis attaché au même service que les cygnes... de même je n'ai pas plus de tristesse qu'eux à me séparer de la vie. (*Phédon*, 85ab)

Un dernier rayon éclaire l'attitude de Socrate devant la mort et fait échapper à la tentation de l'assimiler à une révolte morbide contre la réalité. Pour Socrate, s'exercer à mourir, c'est obéir à notre nature qui nous appelle à une vie plus pleine. Et cela comme obéissance à un plan plus grand, comme entrée dans la volonté des Dieux qui veut les choses ainsi. Aussi, tout désireux et hâtif qu'il soit de mourir, Socrate ne songerait jamais à se suicider.

Une sorte de géôle, voilà notre séjour à nous, les hommes, et le devoir est de ne pas s'en libérer soi-même ni s'en évader... Ce sont des Dieux, ceux sous la garde de qui nous sommes, et nous les hommes, nous sommes une partie de la propriété des Dieux... Il n'y a donc rien d'irrationnel à ce devoir de ne pas se tuer, d'attendre que la divinité nous ait envoyé quelque commandement pareil à celui qui se présente aujourd'hui pour moi. (*Phédon*, 62bc)

Conclusion

En somme, il est assez naturel de s'attendre à une autre forme de vie, après la mort, en rapport avec celle que l'on mène ici, et qui donne son sens à la vie actuelle. Autrement, la vie d'ici-bas est certes absurde. Mais comment s'imaginer cette autre vie? Qu'elle soit de nature à parfaire ce qui reste ici inachevé, spécialement quant à ce que nous avons de plus élevé,

notre âme, soit. Mais pour le détail: avec ou sans corps? avec ou sans retour sur cette terre? Avec nos lumières naturelles, nous ne pouvons que faire des hypothèses et des mythes plus ou moins fantaisistes et nous aurions besoin, comme le souhaite le compagnon de Socrate, Simmias, d'une révélation pour nous le dire, comme pour nous expliquer la folie générale qui pousse l'homme à tant craindre la mort et à se ruiner toute sa vie dans cette crainte.

Il faut tâcher ... de prendre dans nos humaines traditions ce qui est, après tout, le meilleur et le moins contestable et se laisser porter ainsi comme par un *radeau*, sur lequel on se risque à faire la traversée de la vie, faute d'avoir la possibilité de faire route, avec plus de sécurité et moins de risques, sur *quelque transport plus solide* : je veux dire *une révélation divine*. (*Phédon*, 85cd)

Il sera ainsi réservé au chrétien de trouver dans sa révélation les réponses déterminées qui rendent compte de toutes ces observations. Si on s'adonne à la lecture du *Nouveau Testament* après celle du *Phédon*, on s'étonnera très fort de la parenté de certaines formules de Jésus et de saint Paul qui font apparaître Socrate comme certainement la préfiguration païenne la plus adéquate du Christ. Cette formule de la lettre aux Hébreux, en particulier, me paraît très proche de Socrate:

Puis donc que les enfants ont en commun le sang et la chair, Lui aussi (Jésus Christ) en est devenu participant, pour réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et *libérer ainsi ceux qui, par la peur de la mort, sont réduits à l'esclavage pendant toute leur vie*. (He 2, 14-15)

Et que dire du Christ, qui commande non seulement de s'exercer à mourir, pour le suivre, mais fait même une condition d'*haïr sa propre vie* ?

Si quelqu'un vient à moi sans *haïr* son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et *jusqu'à sa propre vie*, il ne peut être mon disciple. Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas derrière moi ne peut être mon disciple. (Lc 14, 26-27)